

VIRGINIE NGUYEN

« JE VEUX RACONTER L'HISTOIRE DE PERSONNES QUI ONT RAREMENT VOIX AU CHAPITRE »

INTERVIEW PAR HAN RENARD

Virginie Nguyen Hoang est née d'un père vietnamien et d'une mère belge. Elle est encore jeune mais a déjà construit une belle carrière de photojournaliste. Elle voyage à travers le monde dans des zones de guerre et de conflit. Elle ne s'y rend pas seulement pour prendre des photos d'actualité, mais surtout pour montrer l'impact de la guerre sur les habitants de ces régions dans leur vie quotidienne. Elle souhaite raconter l'histoire de personnes qui ont rarement voix au chapitre.

« Je suis née à Uccle et ai grandi à Auderghem et Watermael-Boitsfort, ville dans laquelle j'ai également été à l'école, explique-t-elle. Après l'école secondaire, je suis partie un an en Australie afin d'améliorer mon anglais. Ensuite, j'ai commencé des études en sciences

de la communication et journalisme. Je voulais devenir journaliste, et plus particulièrement journaliste sportif. Parce que ma passion, outre le photojournalisme, c'est le football. D'ailleurs, j'y joue quand je suis en Belgique. A la base, je voulais devenir commentatrice de football. Mais en Australie et pendant mes études, je me suis rendue compte qu'il y avait des choses plus intéressantes dans la vie que les matches de football. »

Vous avez donc été introduite à la photographie grâce à vos études ?

Virginie Nguyen : En effet. À l'IIHECS, là où j'ai étudié, tous les aspects du journalisme sont abordés, y compris la photographie. Ma passion pour le photojournalisme est née pendant un voyage en Palestine avec d'autres étudiants en journalisme de Suisse,

France et Belgique. Nous y allions pour faire des reportages et étions accompagnés de journalistes professionnels. J'y ai appris que le journalisme ne se limite pas à prendre des photos d'actualité, mais qu'il s'agit surtout de raconter des histoires avec des images. C'est à ce moment-là que je me suis rendue compte que c'était ce que je voulais faire. J'aime les reportages qui couvrent des périodes plus longues. Mon reportage photo sur la bande de Gaza par exemple, couvre une période de deux ans, et a un début, un milieu et une fin. Un peu comme le scénario d'un film, à la seule différence qu'il s'agit ici de la réalité.

Comment est né le projet Gaza, avec lequel vous avez percé en tant que photographe ?

Nguyen : Il a commencé en 2014, lorsque j'étais dans la bande de Gaza pendant une opération militaire de l'armée israélienne contre le Hamas - une opération au cours de laquelle de nombreux civils palestiniens ont été blessés et tués. Mais je tenais de toute façon à travailler



© Virginie Nguyen

J'avais déjà observé la guerre en Syrie, j'avais déjà aussi été en Lybie, mais j'ai vraiment été choquée par tant de destructions en si peu de temps – on aurait dit que Gaza avait été complètement détruite - tout comme par le nombre de victimes civiles, parmi lesquelles beaucoup de femmes et d'enfants. A mon retour en Belgique, je me suis demandée comment les gens, qui ont perdu leurs biens et leurs terres, pouvaient reprendre le cours normal de leur existence, et s'ils allaient retrouver un toit ; parce beaucoup de maisons ont été rasées. Qu'allait-il se passer pour eux ? Après la fin du conflit militaire, l'intérêt des médias a drastiquement chuté. J'ai trouvé cela révoltant, car selon moi, c'est à partir de ce moment-là que la crise humanitaire a réellement commencé. Je voulais donc retourner à Gaza pour faire un compte rendu de la reconstruction. Voici comment le projet *Gaza. The Aftermath* est né.

Et comment avez-vous procédé ?

Nguyen : Pendant deux ans, entre 2014 et 2016, j'ai suivi le sort de quatre familles dans la bande de Gaza. La première fois, j'y

dans cette région, non seulement parce que j'y avais fait mon tout premier voyage en tant qu'étudiante, mais aussi parce que j'y ai fait un stage après mes études puis y ai travaillé pour un journal égyptien. Lorsque le conflit a éclaté à Gaza en 2014, je n'avais pas d'autre option que de me rendre sur place.

En dépit d'une couverture médiatique considérable, j'ai essayé de trouver une histoire à raconter selon ma propre perspective. Je suis restée pendant deux semaines dans un hôpital dans lequel des blessés étaient soignés. J'ai pu constater l'ampleur incommensurable des dégâts aussi bien humains que matériels.

suis restée quelques mois et j'y suis ensuite retournée plusieurs fois. J'ai suivi une famille dont la maison a complètement été détruite, une autre qui habitait dans un container offert par une ONG. J'ai également observé une troisième famille qui elle avait eu assez

d'argent pour s'acheter un appartement, et une quatrième famille qui habitait dans une école des Nations Unies, dans l'attente d'un nouveau logement.

Est-il dangereux de travailler en tant que jeune fille dans des zones de conflit au Moyen-Orient ?

Nguyen : En Egypte ou en Syrie, c'est une autre paire de manches, mais à Gaza, je me suis toujours sentie à l'aise. La population est habituée à rencontrer des journalistes. J'ai également été guidée par des habitants de Gaza, et notamment par une bonne amie, qui habite là-bas et qui m'a accompagnée en tant qu'interprète et « fixeuse ». Il faut aussi préciser que le logement n'est pas vraiment un sujet controversé ou politiquement chargé.

Vous dites que votre projet n'était pas politiquement chargé, mais il y a tout de même une dimension politique dans votre travail ?

Nguyen : C'est inévitable. Le fait que ces gens aient perdu leurs maisons et que celles-ci ne peuvent pas être reconstruites à court terme

– parce qu'il n'y a pas assez d'aide à cause des nombreuses restrictions imposées par Israël à la bande de Gaza et à cause de la corruption massive du Hamas - est bien sûr lié à la situation politique. Et les choix que l'ont fait en tant que photographe sont toujours un minimum engagés. J'aurais également pu raconter l'histoire d'une famille israélienne qui a perdu l'un de ses membres pendant cette guerre. Mais les ravages ont été tellement plus importants dans la bande de Gaza qu'en Israël que je me devais de raconter l'histoire de la population touchée de Gaza. Même obtenir du ciment pour reconstruire leur maison était difficile.

Comment choisissez-vous vos projets ?

Nguyen : Cela dépend. J'opte souvent pour des thèmes qui restent sous-exposés dans les médias. J'aime aborder des thématiques qui méritent une plus grande attention publique et politique. Vouloir changer les choses avec mes reportages - ce qui serait vraiment formidable - est probablement trop ambitieux. Mais si je parvenais à amener les gens à réfléchir, je serais déjà satisfaite.



©Virginie Nguyen

J'essaie souvent d'aborder une problématique à travers les préoccupations de citoyens ordinaires dans leur vie quotidienne. Le public peut ainsi facilement s'y identifier, parce tout le monde a un père, une mère, un enfant. Et plus les gens parviendront à s'identifier, plus l'impact d'une histoire sera important.

Vous êtes un membre fondateur de HUMA, un collectif belge de photographes humanistes inspirés.

Nguyen : HUMA a en fait été créé en 2011 par le photographe Frederic Pauwels. Il m'a invitée, ainsi que d'autres photographes, à le rejoindre parce que nous partageons la même vision du photojournalisme et que nous traitons le même genre de thèmes. Nous voulons raconter l'histoire de personnes qui ont rarement voix au chapitre et qui rencontrent des difficultés, toujours avec une perspective sociale. La résilience humaine est l'un des fils rouges de nos reportages. Il y a peu, nous avons travaillé en collaboration avec Amnesty International sur un projet centré sur des réfugiés qui ont réussi à s'intégrer dans la société belge grâce à leur art. Pour ce



projet, nous avons photographié des réfugiés, musiciens ou artistes, plongés dans leurs activités artistiques. L'objectif était de montrer une image différente et plus positive que les images des demandeurs d'asile dans les gares ou centre d'accueil que nous pouvons voir

à la télévision. Nous sommes aussi en train de travailler sur What The Foot !?, un projet à long terme sur le football féminin et sur l'impact émancipatoire que celui-ci peut avoir sur les femmes.

C'est vous qui avez créé ce projet !

Nguyen : (Rires) Et non, j'ai peut-être été la source d'inspiration mais l'idée du reportage vient de Frédéric Pauwels. A un moment donné, il a commencé à suivre mon équipe de football bruxelloise. C'est ainsi qu'est née et a grandi l'idée de raconter l'histoire du football féminin dans le monde entier: Que peut apporter le sport aux femmes ? Comment le football peut-il aider les femmes à avoir plus confiance en elles et à prendre leur vie en main, en particulier dans les sociétés patriarcales ? En Inde, j'ai pu voir certaines femmes refuser, grâce au football, de se marier très jeune et continuer d'aller à l'école plus longtemps.

Parvenez-vous à vivre de votre profession ?

Nguyen: De justesse, sans doute aussi parce que je suis sans cesse à la recherche de financement externe sous forme de bourses, de crowdfunding, etc... Je ne pense pas qu'il soit possible de devenir riche avec le journalisme de presse. De plus, les médias doivent faire face à la crise et ne veulent, par conséquent, plus payer pour de la qualité. Ils se satisfont souvent d'une photo prise par un téléphone lors d'un



© Virginie Nguyen

événement. Sans oublier qu'il y a de plus en plus de photographes – de bons photographes. C'est un métier très compétitif.

Dans ce contexte de forte concurrence, les photographes de guerre prennent-ils de plus grands risques pour prendre la photo qui fera peut-être le tour du monde ?

Nguyen : Il fut un temps où les jeunes photojournalistes fondaient en Syrie ou en Irak dans le but de faire leurs preuves. Mais heureusement, nos syndicats tentent aujourd'hui de mieux cadrer cela.

Dans une interview à propos de votre couverture de la guerre en Syrie, vous avez

déclaré que vous n'étiez pas vraiment adepte des photos extrêmement choquantes.

Nguyen : Si les photographes ne prenaient que des photos sanglantes de blessés et de morts dans un pays en guerre, je pense qu'à long terme, le public, qui est quotidiennement confronté à ce genre d'images dans les médias, sera dégoûté. C'est pour cela que j'essaie de passer du temps avec des civils qui vivent sous les bombardements et de voir comment ils se débrouillent dans leur vie quotidienne. Je ne pense pas qu'il faille prendre des photos extrêmement choquantes pour attirer l'attention du public. J'ai moi-même fait des photos assez horribles en Egypte et Syrie, mais ce ne sont pas les photos les plus efficaces que j'ai faites, et ce n'est en effet pas ce que je recherche. Mon objectif, c'est que le public puisse s'identifier sans détourner le regard avec dégoût.

En tant que photographe de guerre, vous avez vu des choses que la plupart des gens de votre âge n'ont jamais vues, et pour lesquelles vos études ne vous ont probablement pas préparée. Comment gérez-vous cela ?

Nguyen : En effet, vous n'apprenez pas cela



© Virginie Nguyen

pendant vos études. Vous apprenez surtout sur le terrain et en observant des collègues plus expérimentés. Et quand vous rentrez à la maison, vous devez pouvoir prendre distance. Je le fais en jouant au football et en voyant mes amis. Parfois, on me reproche de ne pas toujours raconter tout ce j'ai vu et vécu, indépendamment de ce que je raconte avec mes photos, mais c'est justement ma manière de prendre distance.

BIO

- › Née en 1987
- › A étudié le journalisme à l'IHECS et a suivi une formation en photojournalisme à la Danish School of Media and Journalism.
- › De 2010 à 2013, a été photographe pour l'agence française Wostok Press.
- › A rejoint le studio Hanslucas en 2012 et devient co-fondatrice du collectif HUMA.
- › De janvier 2012 à août 2014, a travaillé en Egypte en tant que photographe indépendante mais aussi pour des journaux égyptiens locaux.
- › A réalisé plusieurs reportages en Belgique mais également en Syrie, Egypte, Irak, Turquie,

Quels sont vos projets pour le futur proche ?

Nguyen : Je travaille entre autres actuellement sur deux projets : un projet sur le football féminin, qui aboutira à un livre et diverses expositions et un projet centré sur l'impact de l'huile de palme en Malaisie.

Quelque chose de totalement différent ?

Nguyen : J'essaye de varier: Je souhaite montrer que je suis bien plus qu'une reporter de guerre. •

Lybie, Ukraine, Vietnam, aux Philippines ou encore dans la bande de Gaza.

- › Elle collabore avec beaucoup de quotidiens et de magazines internationaux, tels que le Monde, Le Figaro, L'Obs, The Washington Post, et en Belgique, avec De Standaard et La Libre Belgique.
- › Elle a reçu divers prix et mentions belges et internationaux pour ses photographies parmi lesquels le Belgium Nikon Press Award dans la catégorie jeune photographe le/la plus prometteur/euse avec un reportage sur la stigmatisation des Roms. Son reportage *Gaza. The Aftermath* a également reçu plusieurs prix. •